



## INTRODUCTION

Il y a quatre-vingt dix ans, le 24 mai 1915, l'Italie entrait dans ce que les historiens appelleront «la première guerre mondiale». Un conflit sanglant et dévastateur que le Pape Benoît XV condamna comme “l'inutile carnage”.

Tout commença en août 1914 avec l'assassinat à Sarajevo de l'Archiduc François Ferdinand, héritier au trône d'Autriche-Hongrie. Le conflit se déclara et s'étendit de manière fulgurante, brûlant tout sur son passage et finalement sans résoudre aucun des problèmes qui l'avaient déclenché: au contraire, il créa plutôt des problèmes nouveaux, dont certains sont encore sans solution. Finalement, cette première guerre mondiale ne fit que créer les conditions de la deuxième, encore plus ravageuse et qui impliqua vraiment la planète entière, et les civils autant que les militaires.

Certains historiens voient d'ailleurs ces deux conflits comme les chapitres d'une seule grande «guerre des 30 ans».

L'Italie en avril 1915 avait signé l'accord de Londres par lequel elle se rangeait aux côtés de France, Grande Bretagne et Russie, en quittant la Triple Alliance qui l'avait jusque là liée à l'Autriche et à l'Allemagne. Ce renversement d'alliance ternit certes son prestige, bien que, en politique internationale, les valeurs soient toujours fort relatives. La nouvelle alliance fut encouragée par le nationalisme interventionniste et par les irrédentistes, qui voulaient parfaire l'unité nationale en prenant Trente et Trieste à l'Autriche. Par ailleurs, le nouveau Pacte ouvrait des possibilités nouvelles à l'expansion italienne dans les Balkans et en Méditerranée orientale. Il y avait enfin en faveur de l'intervention le sentiment répandu que l'Italie en entrant dans le jeu allait contribuer à faire sortir la guerre, commencée l'année précédente, de la phase statique qu'elle connaissait, en créant une rupture déterminante dans l'équilibre des alliances et des forces en présence: dans ces conditions, le dénouement allait être rapide, et le conflit se serait terminé en l'espace de quelques mois. Tout ce calcul se révéla faux, et toutes les prévisions futiles, comme inutile se révéla l'opposition de Giolitti.

Le résultat furent trois ans et demi de lutte et d'engagement extrêmement lourds, qui causèrent la mort de 615.000 hommes et firent surgir d'immenses problèmes politiques, économiques et sociaux qui, malgré la victoire, firent surface dans l'après guerre, et débouchèrent finalement sur le fascisme.

A côté de cette interprétation réaliste, il y en a une autre, plus idéaliste. Le conflit fut perçu par certains comme un holocauste, non pas comme un massacre. Le rachat d'un peuple italien qui par le combat regagnait sa dignité et son orgueil après des siècles de servage. La guerre était donc le creuset dans lequel l'Italie sortie de la lutte pour la libération et l'unité nationale ne se bornait pas à ramener au coeur de la patrie les villes de Trente et Trieste, mais allait surtout refondre ses nombreuses différences régionales en une identité nationale unique, celle dont les fondateurs de



l'Etat Italien avaient rêvé.

Deux points de vue, donc: lequel donc est le plus proche du vrai? On peut en fait reconnaître des deux côtés des bonnes raisons ainsi que des mauvaises. C'est ce qu'ont fait les historiens, en alignant les différentes données, mais la conclusion n'a jamais démenti le jugement tranché de Benoît XV.

Sans renouveler le débat critique, nous voulons ici extraire de l'enchevêtrement des données concernant cette guerre un aspect, un seul, et franchement «lumineux»: il a un nom: «Alpini», les soldats des Alpes.

Indiscutables sont en effet leur vertu héroïque et l'esprit de sacrifice dont ils firent preuve sur les fronts de la guerre, quel que soit le jugement porté sur les bonnes ou mauvaises raisons de la guerre même. Tout se résume dans le mot «valeur», s'affirmant sur le plan humain ainsi que sur le plan militaire, et qui jamais ne fut remise en question, même pas par l'ennemi Autrichien, qui lui rendit un chevaleresque hommage.

Trop nombreux sont les exemples qui nous viennent à l'esprit. Nous n'en gardons que deux, particulièrement pertinents parce que ils viennent tous les deux de cette même Val Maira où nous nous trouvons, et aussi parce qu'ils sont tirés de textes dénués de toute rhétorique officielle. Il s'agit du témoignage de deux officiers, qui par hasard appartenaient à la même famille, étant l'oncle et le neveu, et se rangeaient sur deux différents niveaux de la hiérarchie militaire: l'un était général, l'autre capitaine.

Le premier témoignage est celui du général Stefano Lombardi, né en 1862 à Dronero, plusieurs fois décoré, blessé en première ligne, commandant du VI Corps d'Armée sur le front du Monte Grappa, après la défaite de Caporetto, engagé à contenir les poussées de l'ennemi mais aussi à préparer la revanche.

Dans une lettre du 5 janvier 1918 à sa femme il écrit: «Avant hier j'ai fait un magnifique exercice avec mes Alpini, après avoir reconstitué les 7 bataillons. Il y en avait trois qui venaient de la première ligne, et je leur ai donné le rôle d'avant-garde dans la prochaine rescousse. Ce sont des troupes magnifiques, surtout si elles sont bien employées, par des gens qui les connaissent».

Deuxième témoignage, celui du capitaine Giacomo (Cin) Lombardi, né en 1889, lui aussi de Dronero. Quand le conflit éclate, il est affecté au 3ème Régiment des Alpini, Bataillon Susa, 35ème Compagnie, sous les ordres du Capitaine Vittorio Varese (qui tombera au champ d'honneur et aura une médaille d'or). Le capitaine Lombardi note quotidiennement dans son journal, entre le 24 mai et le 25 décembre 1915, les événements marquants qui concernent sa troupe. Le journal n'a été retrouvé que récemment (même la famille en ignorait l'existence) et il représente une riche source de renseignements. Il est rédigé sur des grandes feuilles lignées, partagées en trois colonnes. Dans la première on trouve la date, dans la deuxième le lieu avec quelques notations ponctuelles, dans la troisième est relaté l'évènement, toujours en termes sobres et concis. Quelques lignes seulement, mais qui se multiplient quand il faut dénombrer les morts et les blessés. Tout est fidèlement noté, la gloire et la douleur, les actes d'héroïsme et les défaites brûlantes.

Mémorables les jours de juin: on y trouve le récit de l'opération qui mena à la



conquête du Monte Nero. Nous lisons sous la date du 16 juin: «la compagnie participe au glorieux assaut de q.2138 et q.2133 sur deux colonnes, l'une aux ordres du sous-lieutenant Valerio Vallero, l'autre du capitaine Vittorio Varese. Combat sanglant, surtout à l'arme blanche, contre un ennemi habilement retranché. Presque 300 prisonniers.»

Pas plus que huit lignes qui résument une victoire fameuse. Elles sont suivies de 21 autres lignes, avec la liste des 7 morts (entre eux le sous-lieutenant Vallero) et des 52 blessés.

Un autre exemple, la tragédie d'octobre, quand «la compagnie va dans les tranchées du Vodil». «Attaquée, elle organise une courageuse résistance mais elle est prise sous le feu d'une mitrailleuse, et replie». Juste quatre lignes, suivies par deux pages avec les noms des 126 morts et 20 blessés. Un massacre. Parmi les morts, l'héroïque Incisa «qui à l'ordre de se rendre répondit par un fier refus et fut abattu sur place». Un véritable soldat des Alpes, comme ce Giacomo Re Fiorentini qui est cité ailleurs dans le journal pour avoir «réussi à surprendre et capturer les sentinelles ennemies».

Restons-en là avec les témoignages. Ceux que nous avons donnés suffisent pour évoquer les vertus du Corps des Alpini et pour introduire le discours sur la participation des gens d'Elva à la guerre 1915-18. Car les hommes d'Elva, appelés en grand nombre sous les drapeaux, servirent presque tous dans les Alpini ou dans l'Artillerie de Montagne, une formation soeur de la première. D'où l'intérêt de relier la galerie de portraits et d'images proposée par ce livre à la réalité et à l'histoire d'un Corps d'armée parmi les plus prestigieux. Un Corps dont cette guerre même consacra la réputation, qui allait se confirmer un quart de siècle plus tard en Albanie, Grèce ou Russie. On peut affirmer que chez ces soldats des Alpes il a été donné de voir la vertu militaire alliée à la vertu civile, le sentiment du devoir à côté de la solidarité humaine, l'appartenance nationale avec l'identité locale, du village et de la vallée d'origine.

Alpini en guerre et aussi Elvesi, donc, ces jeunes gens venus d'une communauté dont le chef lieu, Serre, est à 1637 mètres sur le niveau de la mer, avec des hameaux implantés plus haut encore, et les sommets de Chersogno, Pelvo et Marchisa qui surveillent les pâturages d'Elva du haut de leurs 3000 mètres.

Les belles photos réunies par Franco Baudino sont un témoignage fidèle et émouvant de ce rapport «fatal» entre le quotidien de la vie en temps de paix et le quotidien de la guerre. Ceci n'était en effet pas une brusque déchirure, car les gens s'y préparaient comme on se prépare à passer des mois isolés dans la grange de montagne ou comme on fait face à l'état d'urgence créée par l'avalanche. Toute la dure vie à la montagne le préparait au quotidien de la guerre, mais aussi les narrations des vieux soldats, dont certains évoquaient encore les batailles pour l'Unité Nationale, le «Risorgimento» (elle est arrivée jusqu'à aujourd'hui mémoire de Garnerio Tarella Giuseppe Antonio, blessé en 1859 à S. Martino)!. Cette expérience de la guerre était aussi rendue moins difficile à accepter par une culture diffuse qui percevait le service militaire comme un devoir; à accomplir dans cette même formation des Alpini où leurs pères avaient déjà servi.



Un fort sentiment du devoir donc, qui n'était pas contredit par la possibilité d'éviter le service militaire ou d'en réduire la durée. Ceci était laissé au sort, sans aucun effort ni engagement de la part de la recrue. Le Ministère de la Guerre avait choisi le tirage au sort, en effet, pour réduire le nombre de recrues dans une situation de forte natalité. On posait devant les autorités civiles de la Commune une urne contenant autant de billets qu'il y avait de jeunes en âge militaire. Chaque billet portait un numéro différent, et les jeunes tiraient chacun un billet. Les numéros plus petits représentaient le service militaire le plus long, les autres un service de durée réduite. Le numéro plus grand, appelé «la rose», déchargeait de toute obligation. Il est permis de penser que le jeune exonéré du service s'en allait fêter ça avec ses camarades, mais ceci n'entachait en rien son sentiment du devoir, auquel il se serait soumis de bon cœur si le sort en avait décidé ainsi.

En effet, aller sous les drapeaux avait aussi une valeur profonde et symbolique: le service militaire marquait la fin de l'adolescence et l'entrée dans la vie adulte, donc l'acquisition d'une dignité fondamentale: d'ailleurs, les jeunes «récalés» par l'armée étaient l'objet de moqueries sans fin.

Dans son bel ouvrage «Histoire des Alpini», Gianni Oliva identifie dans l'uniforme «un motif de distinction et de prestige social». La revêtir permet au jeune homme d'entrer dans une dimension nouvelle, nécessaire pour son accomplissement en tant qu'homme: c'est cela la vie militaire, avec ses rituels, ses corvées, sa discipline parfois poussée à l'absurde, ses lourdes fatigues, ses amitiés fidèles, jusqu'au sacrifice de la vie même, que la guerre exige parfois.

Le service militaire représente donc un moment hautement symbolique, une sorte de consécration. D'où l'exigence de le fixer dans le temps pour en garder témoignage. Ce sera le rôle de la photographie. Photo de groupe, parfois, mais surtout image individuelle, du jeune homme qui avait revêtu pour la première fois son uniforme. Bien des conventions fondaient ce genre de portrait: la posture, le décor, le port du chapeau. Un portrait qui restait parfois le seul, pendant la vie entière, et qui était en tout cas plus important que celui qui allait se faire un jour pour le mariage.

La recherche menée par Franco Baudino doit être placée et comprise dans ce cadre, mais elle dépasse largement le portrait individuel. Elle nous montre les groupes joyeux des recrues aussi bien que les réunions des anciens combattants ou les témoignages de la vie militaire: la compagnie, la tranchée, l'hôpital ou la commémoration des morts, dont témoigne aussi la photo de la plaque en marbre posée sur la façade de la Mairie d'Elva, avec la longue liste des noms de ces soldats qui ne revinrent jamais. Nombreuses furent les familles dévastées par la mort d'un mari ou d'un père ou d'un fils. Il se peut que le douloureux dépeuplement de la montagne ait commencé à cause de cela, à la suite donc de la première guerre mondiale, pour s'aggraver ensuite avec la seconde: vint enfin le coup fatal, avec l'émigration en masse de la montagne vers la plaine industrialisée à partir des années '50.



## LES «ALPINI»

C'est une belle histoire, qui a même servi de modèle à l'orgueilleuse armée française pour la création de ses Chasseurs des Alpes.

Une histoire qui commence juste après l'unification de l'Italie et la création de son armée, officiellement annoncée le 4 mai 1861.

La règle était que le recrutement se fasse sur des bases qui encouragent la formation du sentiment national: donc de nombreux jeunes d'Italie du nord étaient envoyés au sud, et des jeunes du sud suivaient le chemin inverse. Ainsi se mélangeaient dans chaque corps d'armée des soldats venant de régions qui avaient été séparées pendant des siècles, et dont les coutumes et même la langue étaient différentes. Les militaires étaient délibérément éloignés du lieu d'origine pour qu'il leur soit plus facile aussi d'intervenir en réprimant d'éventuels mouvements de révolte.

Le recrutement était organisé essentiellement par les districts situés dans la plaine. La vision stratégique de l'époque considérait en effet impossible d'arrêter une invasion ennemie sur les Alpes, où on aurait dû se borner à ralentir l'avancée étrangère pour donner à l'armée le temps de s'organiser et de l'affronter dans la plaine.

Le changement se fit en 1871, quand un officier d'Etat Major, le capitaine Giuseppe Domenico Perrucchetti, grand connaisseur de la montagne et de son histoire militaire, présenta une étude appelée «Considérations sur la défense de certains cols des Alpes et proposition d'une restructuration militaire territoriale de la région». Ce document fut bien reçu par l'Etat Major et le capitaine fut invité à en présenter une synthèse au général Cesare Ricotti Magnani, alors Ministre de la Guerre. En mars 1872 Ricotti, auteur d'une vaste réforme de l'armée et passionné de la montagne, se fit porte-parole des thèses de Perrucchetti et les imposa en dépit des oppositions et des obstacles bureaucratiques. On créa alors les «Compagnies Alpines», qui furent approuvées par le Parlement après une véritable bataille législative. On créa de nouveaux «districts», on augmenta le nombre des «compagnies de district» et parmi elles furent placées 15 compagnies alpines «recrutées dans les régions de montagne». Leur tâche: «a surveillance de certaines vallées» des frontières occidentale et orientale. Le Roi Vittorio Emanuele signa le décret le 15 octobre 1872 et déjà le recrutement de cette même année contribua à former ce qui allait prendre le nom de «Corps des Alpini»

Quel était le sens de la proposition Perrucchetti ? Au coeur de son projet il y avait la création de compagnies de «montagnards» provinciaux, recrutés et gardés sur leur lieu d'origine pour se charger de la surveillance des cols. Cela entraînait la formation de nombreux petits districts militaires dans la région alpine, chacun chargé d'une ou de plusieurs vallées, avec la possibilité de les réunir dans un système plus vaste en cas de besoin. Bien entendu les officiers aussi devaient être originaires du même territoire, pour assurer au Commandement la connaissance des lieux à défendre. Bien d'autres aspects étaient contenus dans la proposition, notamment en ce qui concernait la coopération des Alpini avec les autres unités de l'armée. Un exemple: au cas d'une action offensive italienne en territoire étranger, les montagnar-



ds auraient été très utiles. En effet, habitués traditionnellement à émigrer pour chercher du travail au-delà de la frontière, ils connaissaient mieux que quiconque ces territoires. On ne pouvait rêver de meilleurs guides, explorateurs, ou même... infiltrés.

Les nouvelles dispositions furent immédiatement appliquées. La Val Maira fut encadrée dans le district de Cuneo et ses hommes partagés entre la 2ème compagnie (basée à Demonte) et la 3ème (à Venasca). Les résultats ne se firent pas attendre. En l'espace d'une dizaine d'années la nouvelle formation prit de l'ampleur, jusqu'à comprendre six régiments (puis 8 en 1909), certains comptant 3 bataillons, d'autres 4. Les bataillons furent nommés d'après le lieu de recrutement. Celui de Val Maira s'appela donc «Dronero».

Autre point d'importance: on adopta des uniformes et un armement particuliers. Assimilés initialement à l'infanterie et dotés d'un équipement totalement inadapté, ils eurent plus tard un habillement plus conséquent avec le milieu de montagne dans lequel ils oeuvraient.

En 1883 apparut sur l'uniforme un peu de ce vert qui allait devenir la couleur des galons. En 1908 on adopta l'uniforme gris-vert: en effet, la plus grande portée des nouvelles armes imposait une tenue mimétique. L'armée italienne expérimenta cette solution sur les Alpini, et le succès fut tel que deux ans plus tard l'uniforme gris-vert fut étendu à toute l'armée. La même année apparut aussi le célèbre couvre-chef en feutre orné d'un emblème avec deux petits fusils croisés, la cornette et l'aigle en vol. L'armement changea surtout en 1892, quand on adopta le fusil modèle 1891, qui entrera dans la légende de ce Corps. En 1902, on ajouta les skis à l'équipement standard.

Les corps des Alpini se firent très vite une solide réputation de fiabilité. Les écrits de l'époque exaltent leur patriotisme et leur discipline, leur loyauté à la monarchie et aux institutions de l'Etat, leur impénétrabilité à la propagande socialiste et anarchiste. A toutes ces vertus font pendant quelques (petits) défauts: un certain penchant pour la boisson, les retards dans le retour à la caserne après les sorties, le manque de respect envers les caporaux. Des défauts liés au principe du recrutement local, qui encourage la familiarité avec la population ainsi qu'avec la hiérarchie.

La bonne image des Alpini ne vint pas seulement des classes dirigeantes ou des experts militaires.

Elle vint aussi de l'opinion publique, qu'elle fût montagnarde ou de la plaine. Des grands écrivains comme De Amicis et Carducci y contribuèrent, et les organes de presse s'en firent les chantres, ajoutant une riche imagerie au portrait de l'Alpino, symbole de la défense de la Patrie, veillant sur elle et ses frontières, là où seuls les chamois et les aigles peuvent arriver.

Leur entraînement était dur, visant à développer avant tout la résistance et la force de l'individu, puis sa capacité de connaître et dominer le milieu difficile et dangereux de la nature alpine. Il fallait pour cela devenir capable d'autonomie, et donc porter avec soi tout le nécessaire, dans le célèbre gros sac à dos de ces soldats, contenant tout ce qui était nécessaire à la survie, y-compris les munitions. Il fallait



aussi affronter des marches en montagne longues et pénibles: les témoignages nous parlent de 15-20 heures, avec un chargement de 30 kilos. Il fallait aussi s'accommoder d'hébergements improvisés, avec des températures souvent éprouvantes.

L'entraînement suivait un programme rigoureux, ordonné selon les différentes saisons, avec des pointes d'intensité entre mai et novembre, les six mois qui se passaient dans les casernes de haute montagne.

Au printemps 1915, donc à la veille de l'entrée en guerre de l'Italie, les Alpini comptaient 8 régiments, 26 bataillons, 277 compagnies qui deviendront 311 en 1916. Dans l'ensemble, 80'000 Alpini furent mobilisés pour le conflit. Ceux de Val Maira formaient le 2ème Régiment, qui comprenait trois bataillons. A leur côté l'artillerie de montagne comptait 4 régiments partagés en 14 Groupes, chacun avec ses batteries.

Le 2ème Régiment des Alpini avait été formé en 1882 à Bra, et comprenait les Bataillons Val Pesio, Col de Tende, Val Schio. Après un baptême du feu dans la campagne d'Afrique en 1895-96, il avait été déplacé en 1909 de Bra à Cuneo. Le nom de ses bataillons changeait selon les nouveaux terrains de recrutement: Borgo San Dalmazzo, Dronero, Saluzzo. Engagé dans la guerre de Lybie (1911-13), il se battit fort honorablement dans la guerre mondiale et mérita une médaille d'argent (Bataillon Saluzzo) pour la conquête du Mont Cukla. Ses hommes firent merveille sur le Mont Freikofel, sur Monte Fior, Monte Castelgomberto, sur le Vodice et le Monte Grappa.

## LES GENS D'ELVA

Le caractère particulier d'Elva - bijoux caché dont la beauté vient autant de la nature que de l'oeuvre de l'homme - a inspiré bien des écrits. Il n'est donc pas difficile de retracer son histoire: depuis la légende des origines (quatre bandits en fuite) au passage des Romains (la pierre emmurée sur la paroi de l'église paroissiale), de la longue seigneurie des Marquis de Saluzzo à l'affirmation de la maison de Savoie. Ces pouvoirs extérieurs ne purent jamais toutefois mater un fort désir d'autonomie qui dura dans les siècles, et fut reconnu pendant le régime des Marquis par les Statuts qui concernaient toute la moyenne et haute vallée, avec des privilèges particuliers pour Elva, confirmés par cette Franchisa Magna de 1475 qui définissait les Elvois «*aborrentes servitutum et amantes libertatem instinctu naturali*» (détestant la servitude et aimant la liberté par instinct naturel).

A la grande Histoire font pendant les vicissitudes d'une société forcée par la géographie même à de longues périodes d'isolement, et donc tenue de s'organiser seule pour faire face à tous les défis. Cet isolement n'empêcha pas aux Elvois de s'inventer un métier - celui de «cavié», ou collecteur de cheveux, presque unique au monde - qui poussa les gens d'Elva loin de chez eux, en Italie et en Europe, jusqu'à établir un réseau commercial reliant Elva à Paris, Londres, Berlin ou New York.

Tout ceci est bien connu et documenté, nous ne reprendrons donc ici que quelques exemples pour faire un portrait de ce qu'était la société d'Elva au moment de la première guerre mondiale.

Des témoignages précieux ont été recueillis par Nuto Revelli dans deux de ses



livres-enquête: «L'anneau fort» et «Le monde des vaincus». De ce dernier nous tirons quelques passages du récit fait par Daniele Mattalia, un paysan né à Elva en 1897, à Nuto Revelli en 1973. Il y a tout ce qui peut nous aider à comprendre la vie des Elvois en 1915.

**La famille et les conditions d'existence:** «Nous étions onze en famille. On vivait de lait, “polenta” et pain dur. Le pain frais on le mangeait seulement à l'automne, quand on cuisait le pain pour toute l'année. On avait du pain blanc pour la fête de Sant Pierre, et pas toujours à Noël.

Pour certaines grandes fêtes, on faisait le “risotto”. La faim, je ne l'ai pas connue. Mon père allait travailler à Marseille et à Paris, puis il allait aussi en Lombardie «a far lo chabelhier», (collecteur de cheveux), donc il avait un peu d'argent. Pour sûr, mes parents avaient eu une vie bien plus dure. Leur pain de seigle était fait avec de la farine passée au gros tamis, alors que nous avions déjà du pain de farine plus fine».

**Voilà le premier travail, celui de collecteur de cheveux:** «J'avais quatorze ans quand je suis parti la première fois pour la Vénétie acheter des cheveux. Je suis allée dans la province de Udine avec deux associés, un cousin de mon âge et un autre garçon. Dans la Vénétie il y avait encore plus de misère que chez nous, là-bas il ne voyaient jamais le pain. J'ai parcouru toutes les provinces de Vénétie, et je n'achetais que des tresses, les «chabelhs del penche» (les cheveux du peigne) ne nous intéressaient pas. On partait fin septembre, on rentrait à Elva début juin. Vous voulez savoir si cela me faisait de la peine de couper les tresses des jolies filles? Le problème était surtout d'y arriver... Et puis il fallait faire attention, bien les couper, en laissant seulement une couronne de cheveux sur le haut du crâne. Les fillettes de dix ou douze ans pleuraient. Mais leurs mères avaient besoin d'argent et nous rendaient le travail plus facile».

**Et maintenant, la guerre:** «A 19 ans je suis parti soldat avec l'artillerie alpine, Premier Régiment. On m'a envoyé sur l'Ortigara avec des canons Skoda 65. Ce que nous pensions de cette guerre ?

«Ne capiem un diau bèla just» (on n'y comprenait rien), «èrem de rascassons» (on était des morveux). Nous vivions comme les taupes, si tu levais la tête les balles arrivaient comme la grêle. Des mois et des mois toujours dans le même trou, c'était vraiment dur. La belle jeunesse qu'on a eu! Le 24 juin 1917 j'ai été blessé, je pesais encore 59 kilos. Ce que voulait dire pour nous la patrie? Dans cette guerre-là on était encore assez patriotes. Mais c'était une guerre triste. J'ai vu le 6ème des Alpini aller à l'assaut, ils allaient comme les chèvres qui vont au sel. Ils sautaient des tranchées en disant leurs prières!»

**L'après-guerre et l'émigration:** «Après la guerre j'ai repris mon travail avec les cheveux. Les deux tiers de la population d'Elva vivait grâce au commerce des cheveux. Mon père avait une douzaine de jeunes filles qui travaillaient ici à la maison, plus ma propre soeur. Elles travaillaient uniquement les “cheveux du peigne”. On devait les nettoyer soigneusement. Au départ, ils ressemblaient à des pelotes, il fallait les trier et ordonner, tous avec la tête et la racine du même côté, un cheveu après l'autre. Ma soeur était très bonne à ce travail-là, elle l'a fait jusqu'en 1940. Les che-



veux triés et ordonnés on les vendait à des marchands de Saluzzo qui les envoyaient à Paris et à Londres».

**Le dépeuplement:** «En 1957-'58, quand ils ont fait la route qui vient de Sampeyre il y avait encore à Elva 500 personnes, mais vite les gens ont commencé à partir. Maintenant nous avons les routes qui nous relient à la vallée par Ponte Marmora, Sampeyre, Stroppa, mais à Elva il ne reste que 120 habitants. C'est bien vrai, la montagne se vide. Si on ne se résout pas à regrouper les pâturages qui donnent de quoi vivre à un petit nombre de gens, il ne restera plus personne. Les jeunes sont tous partis, le vieux meurent. Autrefois Elva était comme une grande famille, on était solidaire. Aujourd'hui les gens ne se parlent plus, et ils sont devenus envieux. Parce qu'on a commencé à avoir les millions dans la tête, puis dans les poches. L'argent fait l'arrogance.

Le témoignage de Daniele Mattalia est précieuse. D'abord, parce il est un véritable homme d'Elva, puis parce qu'on y rencontre tous les sujets qui ont caractérisé l'existence de ces montagnards.

Il y en a bien d'autres, qui parlent encore davantage de la guerre. Ils dévoilent une réalité qui a été trop souvent cachée par la langue de bois officielle ou par l'orgueil de ces gens. Ils rendent hommage souvent, un hommage du coeur, à tous ceux qui sont tombés au combat, y-compris les ennemis, les autrichiens, pris eux aussi dans la tragédie de l'histoire. Le soldat italien dit bien sa perception de l'autre, surtout au moment où l'assaut amène le contact physique et met deux êtres humains devant l'obligation de tuer pour ne pas être tués, à moins que l'instinct de survie ne les pousse à refuser cette confrontation suprême.

Voici deux témoignages.

**Un assaut sur l'Ortigara** (montagne des Alpes Orientales): «Je me suis retrouvé face à face avec un type, il a poussé un cri, c'était un autrichien qui avait encore plus peur que moi. J'ai fait une pirouette, il m'a tiré dessus mais il m'a loupé».

Encore sur l'Ortigara, où dans la bataille qui fit rage du 10 au 30 juin 1917 il y eut des dizaines de milliers de morts, 23.736 dans les rangs des italiens: «Nous avons l'ordre de tirer jusqu'à la distance la plus rapprochée, puis nous aurions dû passer à l'arme blanche et nous massacrer à la baïonnette. Mais avant d'arriver au corps à corps, un peu c'était eux qui se taillaient, un peu c'était nous. Une nuit nous sommes partis à l'assaut pas moins de onze fois, les autrichiens étaient tous ivres».

Franco Baudino a collecté un grand nombre de souvenirs et de récits. C'est dans les paisibles pâturages d'Elva que les langues se déliaient, dans les heures où les bergers – et Baudino lui-même, qui fut berger depuis son plus jeune âge – n'avaient rien d'autre à faire que surveiller le bétail. Ceux qui avaient été à la guerre évoquaient souvent leurs expériences. D'autres occasions pour ces échanges étaient données par les moments de socialisation de la petite communauté: les repas, les fêtes, les rencontres au bistrot pouvaient devenir prétexte aux souvenirs. Franco Baudino était un auditeur attentif, et plus tard il devint un collectionneur méthodique de ces témoignages, qui apparaissent maintenant dans les légendes des photos exposées ici.



## A REBOURS DANS L'HISTOIRE

Les gens d'Elva connurent la guerre en allant se battre loin de chez eux. Ceux qui furent des soldats pendant les batailles du Risorgimento s'en furent dans toutes les régions d'Italie (on compte aussi un ancien de la guerre de Crimée). Les Alpini du Bataillon Saluzzo en 1911 passèrent la mer pour aller se battre en Libye. En 1915, le front se trouvait dans la région de la Vénétie et de Trente.

Mais il fut un temps où les armes se firent entendre aussi tout près d'Elva, qui fut touchée par le passage des armées. Cela remonte à la moitié du XVIII, quand la Guerre de Succession d'Autriche bouleversa l'Europe.

L'enjeu de la guerre était la prédominance en Europe, liée à des problèmes dynastiques. Il y avait d'un côté la France et l'Espagne des Bourbon, de l'autre les Habsbourg qui occupaient le trône impérial de Vienne. Les monarchies mineures s'étaient rangées en deux camps opposés, derrière les Grands. La controverse concernait la succession de l'empereur Charles VI.

Son seul fils mâle étant mort, l'empereur avait étendu le droit de succession aux femmes, pour favoriser sa fille, Marie Thérèse. Mais cette mesure avait été rejetée à Paris ainsi qu'à Madrid, où les Bourbon revendiquaient le trône pour des membres de leur famille.

Finalement, Marie Thérèse eut gain de cause, et devint impératrice, aussi reine de Bohême et de Hongrie. Mais ce qui nous intéresse ici est la position de la maison de Savoie, devenue royale avec l'acquisition du titre de Roi de Sardaigne. Les Savoie furent très courtisés par les deux camps, pour des raisons évidentes. Maîtres des cols des Alpes Occidentales, les Savoie apparaissaient aux franco-espagnols comme des alliés utiles pour atteindre la plaine du Pô, d'où ils pourraient attaquer l'Autriche. Evidemment, celle-ci les voyait à son tour comme des alliés parfaits pour garder l'ennemi franco-espagnol au-delà des Alpes.

Turin après avoir hésité choisit le camp autrichien, ce qui lui valut à la fin de la guerre d'importantes concessions territoriales de la part de Vienne. L'alliance entre l'Autriche et le Royaume de Sardaigne fut annoncée en septembre 1743 et accueillie avec colère à Paris et à Madrid. En dépit du préavis négatif des chefs militaires français, qui voyaient les risques d'une campagne dans les Alpes en plein automne, l'armée reçut l'ordre de descendre sur le Piémont et de se positionner dans la région de Saluzzo, pour y passer l'hiver et avancer sur Milan le printemps venu.

La ligne de l'attaque était la Val Varaita. Charles-Emmanuel III de Savoie eut vent du projet et réussit à placer ses troupes au-dessus de Casteldelfino.

L'affrontement fut d'une violence extrême, et dura du 7 au 12 octobre. Repoussés à plusieurs reprises, les envahisseurs essayèrent de contourner l'armée piémontaise, mais ils échouèrent et durent rebrousser chemin avec de lourdes pertes. L'hiver sévère de la montagne était aux portes.

Les franco-espagnols l'occupèrent par les préparatifs de la prochaine offensive. Au printemps ils occupèrent la région de Nice et en juillet ils réapparurent sur les cols des Alpes. Cette fois-ci, ils avaient étendu leur front, qui comprenait désormais



les vallées Stura, Maira et Varaita. Le but était de diviser la petite armée piémontaise. Ce fut une campagne mémorable, menée de main de maître par le prince Louis François de Conti: les troupes franco-espagnoles, brisant ou contournant les défenses piémontaises, parvinrent à la plaine. Ici, ils assiégèrent Cuneo qui toutefois sous le commandement du baron Friedrich von Leutrum (devenu célèbre dans les contes populaires comme “Baron Litron”) sut résister. L’ennemi dut renoncer donc au siège.

Elva aussi vécut cette saison tragique. Déjà au printemps 1744 elle avait vu construire sur son territoire une section de la route militaire que l’on appela par la suite «la route des canons» et qui reliait les trois vallées de Demonte à Casteldelfino. La même année, au cours de la campagne, des corps militaires furent aux cols de Bicocca et d’Elva qui reliaient les deux vallées Maira et Varaita. Nous retrouvons les traces de ce passage dans des cartes anciennes ainsi que dans la toponymie locale. Une carte montre le campement piémontais aux ordres du marquis de San Germano. On raconte aussi qu’à Elva les habitants s’étaient organisés en une compagnie armée dirigée par le maire, Pancrazio Lando, et qui devait appuyer les forces des Savoie. Le commentaire le plus flatteur sur les dons guerriers de montagnards piémontais vient d’un ennemi, le prince de Conti en personne, qui écrivit ces mots: «Ce sont des gens forts et solides, habitués à la fatigue, et qui naissent bons soldats».

D’autres traces de ces événements restent donc dans les noms de lieux. Par exemple «l’Arculaa» rappelle un repli, une «reculade»; le «*pian d’Entarme*» parle d’une escarmouche, «*lo Camp*» d’un campement militaire. Des traces de vieilles tranchées sont encore visibles sur le Col de Bicocca, au Pian d’Entarme et près du Col de la Cavalla, en direction de San Michele di Prazzo.

Une légende affirme enfin qu’un trésor militaire avait été caché ici; il s’agissait apparemment de la solde d’un corps d’armée positionné la-haut. Le nom du lieu-dit: «*Runa del Preire*», l’éboulement du Prêtre.

<sup>1</sup> *Garnero Tarella Giuseppe Antonio fu Giovanni Pietro fut appelé sous les drapeaux en 1857 dans le corps des Bersagliers, il fut blessé par un coup de feu lors de la bataille de S. Martino le 24 juin 1859 à la cuisse et à l’aîne gauches. Du fait de ces blessures, Garnero Tarella - en présence du conseil communal dûment convoqué le 4 décembre 1880, de Riberi Cav. Giacomo docteur en médecine et de trois témoins – demanda en tant que villageois à être reconnu inapte au travaux agricoles fatigants ni à ne pouvoir supporter les longs voyages. En conséquence de quoi il demanda à recevoir le bénéfice des aides prévues par la loi.*



GB

## FOREWORD

It was the 24th of May 1915, ninety years ago, and the Piave buzzed while Italy entered into what was to be defined the “first world war”. A devastating conflict which Pope Benedict the 15th would condemn as “useless slaughter”. It broke out in August of 1914, following the assassination in Sarajevo of Archduke Franz Ferdinand, heir to the Austro-Hungarian throne, and immediately escalated like a relentless disease, as it turned out, it was incapable of resolving any of the problems. Instead, it brought many of them (some even now still unresolved), creating the preamble for the subsequent conflict that was to follow: the “second world war”, even more devastating, and truly involving the entire planet, without any distinction between soldiers and civilians. The consequentiality between the two tragedies justifies those historians who today consider the two conflicts as different chapters of a single great “30 year war”.

In April 1915, Italy was a signatory to the London Pact, allying it with France, Great Britain and Russia thus abandoning the Triple Alliance binding it to Austria and Germany. It was an about face which did nothing for the nation’s prestige, even if everything is relative in international relations. Inspired by interventionist nationalism, the new alliance sought justification in irredentism and in the hope of completing the Revival process with the liberation of Trento and Trieste from Austrian foreigners, without neglecting the vision of Italian expansion into the Balkans and the eastern Mediterranean which the Pact provided for. The belief that the war, started the previous year and having reached a stalemate situation, would be over in a few months was also a factor: indeed, Italy’s participation would have decisively disrupted the equilibrium of the alliance and battlefield forces, in favour of the French – English. It was a mistake, for the remedy of which, Giolitti’s countermoves were not sufficient.

The consequences were three and a half years of hard conflict and struggle, gauged by the 615.000 fallen and the immense political, economic and social problems which, despite victory, would reappear during the post-war period, aiding the rise of fascism.

Beside this realistic interpretation of the First World War, there is another, more idealistic view. The conflict was seen as a holocaust and not a massacre; as the ransom for a population who, through combat, had regained national dignity and pride after centuries of servitude; like a crucible, where the Italy of the Revival would not only extend its borders beyond Trento and Trieste but forge together its thousands of regional and local identities into the unity which the countries founding fathers had dreamed; like an epic, in which the nation was seen to be capable of immense endeavour and coalesce together, both on the battle front and internally.

Two images: which is the most accurate? With the Wisdom of Solomon, it is



possible to recognise good and bad reasons in both. History did that, drawing together and highlighting the lights and shadows of the event, while taking nothing away from the conclusion of Benedict the 15<sup>th</sup>.

However, it is not the purpose of this article to critically retrace that tragic time.

Instead it has the task of extracting from the innumerable elements forming the greater picture of the war a component, just one. It is an “illuminating” component, and has a name: “the Alpine troops”. It is substantiated by the heroic virtues of these soldiers, the silent sacrifice ennobling their presence at the front, whatever opinion you hold of the war itself. All this is summarised in the word “valour”: in human, besides military terms, a valour which was never open to debate unless to exalt it and which had the chivalrous homage of the Austrian enemy, valour expressed through good as well as malicious nature. The citations might be innumerable. A few are enough, and even more appropriate in this retelling in being sources from Valle Maira. And all the more truthful and credible, coming from unofficial documents, written without rhetoric. They are the testimonies of two officers, who, as circumstances would have it, were uncle and nephew, at two opposing ends of the military hierarchy: one, a senior officer, the other a subaltern, a general and a captain, two players each capable of bringing different experiences but nevertheless in agreements over the valour of the Alpine troops, expressed as ever, and in any case, in victory and in defeat.

The first testimony is from General Stefano Lombardi, class of 1862, born in Dronero, decorated many times, wounded in the front line, commander of the 6<sup>th</sup> Armoured Corps deployed on Mount Grappa, after Caporetto, to contain the enemy offensive thrust but also to prepare for the counter offensive. In a letter of 5<sup>th</sup> January 1918 to his wife he writes: “The day before yesterday, I had a wonderful operation with the Alpine troops following the re-formation of my 7 battalions. There were three of them from over the Piave and I earmarked them as the vanguard for the counter attack. They are marvellous troops, especially if well deployed by someone who knows them.”

The second comes from Captain Giacomo (known as Cin) Lombardi, class of 1889, himself also from Dronero. At the outbreak of the conflict, he was in the 3<sup>rd</sup> Alpine Regiment, Susa Battalion, 35<sup>th</sup> Company, under the command of Captain Vittorio Varese (who would fall in battle and be awarded the Gold Medal for Military Valour). Capt. Lombardi kept a diary, where, almost daily, from 24<sup>th</sup> May to 25<sup>th</sup> December 1915 he noted the events and movements of his unit. Only very fortuitously having recently come to light (even his family were unaware of its existence) the document is of unparalleled importance. The sheets resemble a register, divided into three columns. In the first the date, in the second the location with some impromptu notes, in the third the events, never more than a few very concise lines. However, the lines multiply when they must, unfortunately, list the names of the dead and wounded. All faithfully recorded. Glory and tragedy alternate and mix together: victories are accompanied by the painful lists of the fallen, and the defeats with news of deeds of heroism.



The pages for June, relating to the famous operation leading to the conquest of Monte Nero are exemplary (who does not remember the song “Monte Nero, Monte Nero/ traitor of my land/ I left my home/ to come here and conquer”?). One of these sheets is dated the 16<sup>th</sup> of June: “the unit took part in the glorious attack on q. 2138 and q. 2133 in two columns: one commanded by 2<sup>nd</sup> Lt. Vallero Valerio, the other commanded by Capt. Vittorio Varese. Bloody combat, largely at bayonet point, against a well entrenched enemy. We took almost 300 prisoners”. In all, 8 handwritten lines for an epic victorious venture; followed by 21, densely packed lines, listing the 7 dead (including 2<sup>nd</sup> Lt. Vallero) and the 52 wounded. Another example is in October, when the diary records a tragedy: “the unit is stationed in the Vodil trench complex”; here it is attacked and “following stubborn resistance and after having tenaciously responded, it comes under heavy machine gun fire and retreats”. Four lines followed by two and half pages with the names of the 126 dead and 20 wounded; a massacre. Among the fallen, the heroic Incisa who “on being commanded to surrender, answers with a dry No and is shot dead at point blank range”, Alpine resolve like Giacomo Re Fiorentini who, cited elsewhere in the diary, “managed to surprise and capture the enemy sentries”.

It would be easy to continue, indeed, the temptation is strong, faced with the richness of testimony. It isn't necessary. This is more than enough to evoke the virtues of the Alpine Corps and to introduce the theme of participation by people from Elva in the 1915-18 conflict. Because the men of Elva, the many called to arms, were with few exceptions all Alpine troops or mountain artillery, the brother Corps. From hereon there is the duty, and even the interest, in associating the gallery of pictures and images that this volume collects, with the reality and the history of one the most prestigious units in the Italian army. A Corps which, precisely in that war, had its consecration, confirmed a quarter of a century later in Albania, Greece, Russia; a Corps which, in its recruitment, training and application came to unite military with civilian virtues, sense of duty with human solidarity, the sense of belonging to a nation with the local identity of town and valley of origin. Alpine troops in war and from Elva. Without wishing to assign orders of merit in relation to the other armed forces – from the infantry to the artillery and the cavalry, from the navy to the air force, but merely to be simplistic – for which history recognises glorious deeds. From Elva in war and Alpine troops. It was impossible to imagine a different union for a youth from a community, the head town of which – Serre – lies at an altitude of 1637 m, with many small villages at even higher altitudes, and the summits of Chersogno, Pelvo and Marchisa looming over their pastures from their heights of 3000 metres. The beautiful photographs which Franco Baudino has collected are faithful and moving testimony to this “fatal” connection. A relationship which – it should be underlined – did not arise unexpectedly and by itself to rend the normality of existence, but took form progressively, and naturally like the snow falling on the mountains, a relationship for which men from Elva were prepared just as they were prepared for life in the isolated chalet or the avalanche shelter. It introduced the hard mountain life, to



which the inhabitants of Elva were obliged to face due to the nature of the place, it developed the tales of the old ones, many of whom were lost in the testimonies of the revival (the memory of Garnero Tarella Giuseppe Antonio, wounded in 1859 at S. Martino survived to the present <sup>1</sup>). It enobled a collective culture which made military service a duty, to be served in that Alpine Corps, in which their fathers had already participated. Not contradictory to the sense of duty, any hope of avoiding “military service”, through exemption (or reduced service), was entrusted to luck, and this did not depend on any action by the conscript. It was luck acting as judge, a goddess which, by definition, is blind. When did this occur? With the custom, repeated for each round of conscription, with the drawing of a number. It was introduced by the Ministry faced with classes which, when called to arms, appeared exuberant with respect to the demands of enlistment. How were they selected? By luck. In front of the civil authorities was placed an urn, containing as many numbers as there were conscripts. Each of them (or someone acting on their behalf, for example their father) drew one out. It was established that the lower numbers, under a pre-established value, would have to do longer service, the others reduced service; the highest number, called “the rose”, brought exemption. Hence, as mentioned before, it was luck that decided everything. Remember that the one who was kissed offered his companions a good drink, but that never raised any doubts over his personal sense of duty, which he was ready to face, up to the time the lucky draw left him with his family.

That was all the more true since “becoming a soldier” went along with something rather deep, something beyond duty to one's country. Indeed, military service marked the transition out of adolescence, entry into adulthood, the achievement of an inalienable dignity, underlined by the teasing of those subjected to the reforms and the symbolic value which donning the uniform acquired.

Gianni Oliva in his book “History of the Alpine Corps”, published by Rizzoli in 1985 and reprinted by Mondadori in 2000, identified in the uniform “a reason for distinction and social prestige.” It was as if, by putting it on, the young recruit entered into a totally new dimension, and was in any case indispensable for his becoming a man: military life, with its rites, its rigidity and frequently incomprehensible strain, with its pain, with its indissoluble friendships, sometimes with the call to make the supreme sacrifice of life, during war.

Hence, a moment rich in sanctity. Which needed to be witnessed in some way, also for the sake of the future. And here we have the intervention of photography, coming to the aid of such testimony. It may have been of a group or a unit, but for effect and value, nothing compares to an individual photo. In this, having just drawn the uniform from the quartermaster's store, the recruit is immortalised after having donned it for the first time. It was a portrait that had its conventions (position, background, positioning of the hat), that frequently remained unique for life, different and even more important than that of the wedding, almost in certification of a goal achieved.

The research by Franco Baudino is regarded and appreciated in this light, but



naturally it goes beyond the individual consecration given by the personal portrait. Indeed, here are the many images, from happy pictures of conscripts to those of the veteran's gatherings, subtended by a thread of pride. And between the two extremes – before and after – the testimonies of the salient moments of military life: the photographs of units, groups of comrades, up to those of the trenches or the camp hospital. It would be impossible to miss homage to the fallen. This is summarised and expressed in the photographs of the tablet adorning the facade of Elva town hall – with similar tablets on every town hall in Italy – with the long list of the names of the ones who would not return. It is inevitable to reflect on the number of families: lineages cut down where the fallen was a husband and father, or never born due to the death of a youth who would have become a husband and father. It would not be hollow to claim that the much anguished depopulation of the mountains began then and continued with the second world war (other tablets, even more densely packed with names), without waiting for the mass emigration of the 50s to the industrialised plains to deliver the *coup de grace*.

## THE ALPINE REGIMENTS

It is a beautiful history, demonstrating the fact that it provided the pattern for the proud French when they created their “*chasseurs des Alpes*”. It began shortly after the birth of the Italian Army, officially constituted on 4th May 1861.

Its regulations stipulated that recruitment be on a rigidly national basis, that northerners were destined for the south and southerners for the north, that each division would have a mixture of soldiers from the various regions. The purpose was obvious: to unite populations divided for centuries, among whom the differences in customs and language were so great as to make coexistence difficult, with simple comprehension frequently impossible. Added to this was the need to keep the soldiers far from their homes. Indeed, with the army also having responsibility for public order, it was deemed best for the troops to operate in unfamiliar territories, so as to avoid them feeling any solidarity with the participants of potential political and social uprisings.

The organisation of recruitment was centralised in the plain districts. A strategic vision was formed which believed it to be impossible to stop any potential invaders in the Alps. Here, enemies would only be impeded and slowed down, allowing the army to concentrate and face them in the heart of the Padana Plain.

It was in the autumn of 1871 when a staff officer, Capt. Giuseppe Domenico Perrucchetti, mountain expert and scholar of all the wars which had taken place over the centuries in the Alps, presented a thesis entitled: “Considerations on the defence of certain Alpine passes and proposal for an Alpine territorial force”. The document finds supporters and the captain was later invited to draft a summary for General Cesare Ricotti Magnani, MINISTER OF WAR (from 1870 to 1876). March 1872: Ricotti, brilliant author of the army reforms bearing his name, mountain enthusiast (along with Quintino Sella he had founded the Italian Alpine Club – CAI – in Turin



in 1864), appreciated the ideas of Perrucchetti and made them his own, overcoming the political objections and bureaucratic obstacles. Thus the “Alpine companies” were born and, thanks to some legislative guile, parliamentary assent was obtained. Indeed, fearing a negative vote (with the attainment of national unity, military expenditure was drastically reduced and so the creation of a new Corps would seem entirely contradictory), they simply involved the creation of new “districts” with an increase in the number of pre-existing “district companies”. Included among which however, were 15 Alpine companies “recruited in the mountain regions” entrusted with the tasks of “guarding certain valleys” on the western and eastern borders. King Victor Emanuel II signed the decree on 15th October 1872 and the previous 1852 draft contributed towards forming what was henceforth to become the Alpine Corps.

What had Perrucchetti proposed? The basis of his plan envisaged the formation of provincial “mountaineer” units, recruited and stationed locally with the task of defending the mountain passes. That would have led to the formation of numerous small military districts within the Alpine zone, each covering one or more valleys, with the possibility, whenever necessary, of regrouping into larger more substantial units. Naturally, the officers would also be local, to ensure Command the maximum familiarity with the areas to be defended. Many further considerations would follow on from the basic proposal, for example on the methods of collaboration between the Alpine troops and other army divisions. It wasn’t necessary to underline the precious role that they would be able to play in enemy territory, should Italy ever conduct an offensive on foreign soil. Indeed, weren’t the mountaineers familiar with emigration and working abroad, perfectly familiar with locations beyond the Alps? Who better to have as guides, vanguardists, flankers, scouts? As already mentioned, the new arrangements were immediately enforced. Valle Maira was placed in the district of Cuneo and its men divided between 2<sup>nd</sup> (stationed in Demonte) and 3<sup>rd</sup> (stationed in Venasca) companies, according to their side of the valley. Expansion was rapid and incisive. Within a decade, the force was progressively expanded until the formation of 6 regiments (soon 7 and then 8 in 1909), most with 3 battalions, some 4. The regiments were numbered progressively as were the companies (72 to start with). Battalions were given the names of their corresponding areas of recruitment. Thus Val Maira gave rise to the “Drone-ro”.

The adoption of special uniforms and weaponry was important. From their initial assimilation into the infantry, with completely unsuitable weapons and equipment, they now had apparel more in keeping with their mountain environments. Green appeared in some parts of the uniform for the first time in 1883, then becoming the colour of the flashes. In 1908 the grey-green uniform was adopted. Indeed, the increasing range and precision of firearms made camouflage necessary. The Italian army began various experiments with the Alpine troops, the success of which was such that two years later, grey-green was applied generally. The same year also saw the first use of the characteristic felt bonnet with insignia, still in use



today: two crossed rifles, horn and eagle in flight. Weaponry would change in 1892 with the adoption of the 1891 model rifle, destined to enter into the legend of the Corps. In 1902 skis were officially introduced into the regiment's equipment.

The sense of reliability – and consequently prestige – that the Alpine troops quickly inspired, is extraordinary. Writers of the time extolled their patriotism and discipline, devotion to the King and the institutions of State, their impermeability to socialist and anarchistic propaganda. Overshadowing the (few) faults encountered, such as: “excessive drinking”, late return from leave and free passes, lack of respect for corporals; faults which could be explained precisely by the territorial recruitment system, prone to familiarity with the population and the same ranks.

Faith in the Corps did not only come from the governing classes, from military experts. But arose from public opinion, from both the villages and the plains and cities. Fed by personalities such as De Amicis and Carducci, using newspapers and magazines with a rich and frequent iconography making the Alpine troops the symbol of security and defence of the homeland, stationed “up there” at the borders, where only eagles and mountain goats could reach.

Training was hard, intended foremostly to ensure individual resistance and strength; followed by the ability to dominate the dangerous and harsh Alpine environment. That also meant being logistically autonomous and hence carrying (in the famous “backpack”) all necessary equipment, including ammunition, knowing how to deal with exhausting marches (“mountain hikes of fifteen to twenty hours, thirty kilo rucksacks”, from one testimony), being familiar with camping out under all conditions.

This all took place in accordance with suitably staged programmes, distinguished according to season, with maximum intensity during the six month period spent at the summer bases from May onwards. Naturally, the proper military training, both formal and combat, was no less demanding.

In the spring of 1915, hence on the eve of war, there were 8 regiments, 26 battalions, 277 companies, which were to become 311 by the end of 1916. It is estimated that overall, around 80,000 Alpine troops were mobilised for the war. These from Valle Maira were in the 2<sup>nd</sup> Regiment (the famous “dui”), made up of three battalions.

The mountain artillery – again in the spring of 1915 – was made up of 4 regiments organised into Groups numbered from I to XIV with their relevant batteries.

The 2<sup>nd</sup> Alpine Regiment had been established in Bra in 1882, and made up of the Val Pesio, Col di Tenda and Val Schio battalions. Following their baptism of fire in the African campaign of 1895-96, in 1909 they were relocated from Bra to Cuneo. Their battalion names were altered in relation to the new areas of recruitment: Borgo San Dalmazzo, Dronero and Saluzzo. Employed in the Libyan war (1911-13), they distinguished themselves in the Great War being deemed worthy of the silver medal (Saluzzo Bat.) for the conquest of Monte Cukla. Its units distinguished themselves on Monte Freikofel, Monte Fior, Monte Castelgomberto, on Vodice and on Grappa.



## THE PEOPLE OF ELVA

The singularity of Elva – that enigmatic jewel where nature and art compete to outshine one another – has motivated a not inconsiderable number of publications. Hence, it is not very difficult to trace news of the events pertaining to its history: from its legendary origins (the four fleeing brigands) to the passing of the Romans (the walled stone outside the parish church), from the long period under the rule of the Marquises of Saluzzo to the arrival of Savoy rule. These were dependencies which did not impede the creation and maintenance of a strong sense of autonomy for several centuries, legitimised during the Marquis period by statutes, common throughout the middle and high valleys, and specifically for Elva, by the Franchisa Magna of 1475 defining the people of Elva “*aborrentes servitutem et amantes libertatem instinctu naturali – natural abhorrrers of slavery and lovers of liberty*”.

History is accompanied by events, themselves also well documented, of a society, constrained by the geographical conditions, to long periods of isolation, but in itself, accordingly forced to organise itself, so as to be able to face every challenge, both natural and man-made. An isolation which curiously does not impede the people of Elva from devising professions – such as that of hair traders or collectors, almost unique in the world – taking them around Italy and Europe until establishing trade links with such locations as Paris, London, Berlin and New York.

However, the details won't be discussed any further. Rather, it may be interesting to remember – no more than examples – what and how were the generation from Elva that came to live through the First World War: what were its mannerisms and experiences of life? The testimonies which Nuto Revelli has collected in his investigative books, from “The strong ring” to “The world of the vanquished” are of use in this. The latter in particular is a precious source of information. And from the pages of the above books, it is worthwhile extrapolating some passages from the narrative which Daniele Mattalia, a native farm-hand from Elva, class of 1897, tells to Nuto Revelli on the 3<sup>rd</sup> February 1973. It has everything.

**The family and its lifestyle:** “We were a family of eleven. How did we live? On milk, polenta and stale bread. We only ate soft bread in the autumn when we baked the bread. We ate white bread for the festival of Saint Peter, and not always at Christmas. For the more important feast days, we made risotto. I never went hungry. My father went to work in Marseille and Paris, and then he also went to Lombardy to work as a hair collector, thus we had some money coming into the house. Eh, father and mother had a more frugal life than ours. Their rye bread was made using coarsely sieved flour. Instead our bread was made using finely sieved flour”.

**The first job was that of hair trader:** “I was 14 years old when I went to Veneto the first time to buy hair, I went to the Udine district with two partners, one was my cousin (born in 1887) and one other. The poverty in Veneto was even greater than in our valleys, there, you never saw bread. I went through all the provinces of Veneto. I only bought braids in Veneto.. We left towards the end of



September and returned to Elva at the beginning of June. Was I sorry about cutting the braids off of charming girls? Oh, only to get by... Our problem was to leave just a crown of hair on the head. The young girls aged about ten/twelve cried. But the mothers needed the money, and that helped us in our work”.

**The war:** “At 19 I left to be a soldier with the Alpine artillery, 1<sup>st</sup> regiment. I went to Ortigara, with the 65 Skodas, we really let them have it. What did we think of the war? *Ne capiem un diau bèla just* (we understood nothing); *èrem de rascassons* (we were just teenagers). We lived like moles, if you so much as raised your head, the bullets came raining down. Month after month in the same hole, it was there that was hard. A wonderful way to spend your youth. On the 24<sup>th</sup> June 1917, I was wounded, I still weighed 59 kilos. What did our country mean to us? In that war, we were still fairly patriotic. But that war was sad. I saw the 6<sup>th</sup> Alpine regiment go on the assault, they just went all the same, like moths to a flame. They went ... They climbed out of the trenches reciting the Rosary!”

**The post-war period and emigration:** “After the war, I took up my job again as a *caviè* (hair trader). Two thirds of the population of Elva made a living from hair. My father had ten or twelve girls working with hair. At home, and in addition, my sister. They only worked *with wig hair*. It needed to be cleaned. There were tangles of hair which needed to be selected and beaten out, with all the head ends at one end and the tips at the other, hair by hair. My sister was specialised in selecting hair, she worked at this until 1940. The selected and washed hair was then sold to wholesalers in Saluzzo who then shipped it to Paris and London”.

**Depopulation:** “In 1957–58 they built the Sampeyre road, there were still five hundred people, in Elva, people had begun moving away. Now we have roads linking us with the valley, from Ponte Marmora, from Sampeyre, from Stroppa, but in Elva there are just over 120 people. Eh, the mountain is losing out. If they don't regroup the properties to form large pastures giving a living to only a few people, the mountain will become a desert. The young have all left, the old ones die. In the past Elva was like one large family, we were more united. People no longer talk to one another, no longer communicate. Now, we have envy. People have begun to have millions (of Lira) in their heads, and also in their pockets. Money brings arrogance”. Daniele Mattalia's testimony is very representative. Firstly, because it's from someone from Elva and then because, as we said, there's no unknown fear among those shaping and directing the existence of those mountaineers.

That's not the only one. There are dozens of similar tales, and some, relating to the war, are even more meaningful. Among others they show those aspects which pride, patriotism and rhetoric concealed which instead were the daily bread, in reflection of the hard and cruel reality of the facts. They make the homage to those soldiers and the fallen even more compassionate and moving. Including those of the enemy, the Austrians, themselves also caught up in the tragedy and whose state of minds the Italian soldiers understand perfectly, particularly in those final moments where the assault leads to physical contact, and places two people in that terrible position where they have to kill or be killed, or to try to remove themselves



from the final confrontation relying on their instincts for survival. Here are two testimonies.

**An assault on Ortigara:** “I reached one who had let out a shout, it was an Austrian even more frightened than me, I somersaulted, he shot at me but didn’t hit me”.

Again on Ortigara, where in the fighting between 10-30th June 1917 tens of thousand were killed, 23,736 of them Italians: “We received the orders to shoot till they were in close range. Then we had to attack them with bayonets. But before getting to the hand to hand combat, some of them escaped along with a few of ours. One night we attacked them eleven times, the Austrians were all drunk”.

Franco Baudino is a collector of many records and tales, accounts of what happened in the pastures of Elva during pauses in the fighting, some of them quite long, in which the shepherds – Baudino included, since he was a youth – had nothing to do other than tend the livestock. Those who were in the war slipped easily into recollections. Other occasions came from moments in the collective life of the small community of Elva: lunch, celebrations, meetings in the tavern, everything could be an excuse for a “trip down memory lane”. And Franco Baudino was there, to listen, and today to retell many of those fragments of military life in the legends of the photographs.

## A STEP BACK INTO HISTORY

The people of Elva would experience the war, going to fight in it far away from home. Those who were soldiers in the Revival campaigns marched throughout the Italian regions (but there are also the memories of a veteran of the Crimean war), those who were Alpine troops in the Saluzzo battalion of 1911 crossed the sea to Libya, in the 1915 – 18 war the theatres were Veneto and Trentino.

However, there was a time when the guns roared not far from Elva, and Elva was touched by the passing and stationing of troops. The facts date from the mid 18<sup>th</sup> century when the War of Austrian Succession upsets Europe. The memory is not pointless.

War broke out for reasons of European dominance, with strong dynastic implications. On the one hand France and Spain, ruled by the Bourbons, on the other the Hapsburgs ascended to the Imperial throne of Vienna. The other Royal houses, bound by alliances, were arranged into two counter-opposing systems. The cause of the conflict: the succession of Emperor Charles the 6<sup>th</sup>.

With the only male child being stillborn, the Emperor had also sanctioned succession through the female line, thus clearing the way for his daughter Maria Teresa. The decision had been judged illegitimate in Paris and Madrid, where the Bourbons had cultivated hereditary rights, and through them, the hope of succession for a member of their family. Since Maria Teresa succeeded, she was of interest to the house of Savoy. With the house raised to royal rank with the title King of Sardinia, they were more than courted by rivals, for opposing and symmetrical



reasons.

Masters of the western Alpine valleys, the house of Savoy seemed to the French-Spanish to be ideal allies to allow them to bring their armies onto the Padana plain from where to attack Austria. For which the opposite reason was valid: nothing would be better than an allied Piedmont to hold the enemy on the other side of the Alps. In Turin, they finally opted for the alliance with the Empire (and at the end of the war they were repaid with the border being moved to Ticino). It was in September 1743 when the alliance between Austria and the Kingdom of Sardinia was announced. The Courts of Paris and Madrid soon unleashed their wrath. Despite the negative opinions of the military advisers examining the risks of a late-autumn Alpine campaign (and the facts proved them right), the army were given orders to go down into Piedmont to occupy the Saluzzo area, remain there for the winter and be ready to advance on Milan in the spring. The line of attack: the Varaita valley. Charles Emanuel III of Savoy sensed the plan and managed to deploy his troops above Casteldelfino, bordering Pontechianale, the site of the present Castello hydroelectric dam.

The conflict was violent and lasted from the 7<sup>th</sup> to the 12<sup>th</sup> October. Always repulsed, even in their attempts to outflank, the attackers were finally forced to retreat; their losses were heavy, made more harsh by the early onset of winter. However, they were not to renounce their plan.

The French and Spanish spent the winter in preparation, in the spring they conquered Nizzardo and by July be once more face to face in the Alps, this time over a wider front, including the Stura, Maira and Varaita valleys, so as to divide the small Piedmont army. It was a campaign made memorable for the ability with which the attackers, lead by Prince Luigi Francesco di Conti, moved over impenetrable terrain, overcoming the defences by outmanoeuvring or through direct offensive action, until reaching the plain. Here they laid siege to Cuneo which however, under the command of Baron Federico von Leutrum (the famous “Baron Litron” of the popular era), remained uncaptured, eventually forcing the enemy to retreat.

Elva survived through that dramatic period. Meanwhile, the spring of 1744 saw the construction in its territory of a section of the military communication road – then known as “the cannons” – connecting the Casteldelfino and Demonte valleys; hence in 1744 the contenders troops passed through. The Bicocca and Elva hills (then becoming Sampeyre) were too important as passes between the Maira and Varaita valleys, not to be used. Traces of this can still be seen in maps and in the local place names. One early map reports the position of the encampment of the Piedmont troops under the command of the Marquis of San Germano. It is also claimed that a militia company was established in Elva, made up entirely of local men, lead by the Mayor Pancrazio Lando, with the intention of supporting the Savoy contingents. On the other hand, in relation the military capability of the Piedmont Alpine troops, there is some rather flattering testimony, made all the more important because it is expressed by an enemy commander. Indeed, in writing about them, Prince di Conti states: “They are robust and strong men, used to



exertion, and born soldiers”.

The local place names also serve as a record to these events. Certain of the names evoke those deeds: *Arculaa* (above the hamlet of Gorìa) recalls a retreat, *Pian d’Entarme* (above Grangette) a skirmish, *Lo Camp* (the pine forest of Gorìa) an encampment. Traces of old trenches dating from the era may be observed at Colle della Bicocca, at Pian d’Entarme and close to the Cavalla pass towards San Michele di Prazzo. Legend also has it that a military treasury was buried here, probably the payroll for one of the corps deployed up there. The site is known as “*Runa dal Preire*”, The Priest’s landslide.



<sup>1</sup> *Garnero Tarella Giuseppe Antonio son of the late Giovanni Pietro called to arms in 1857 in the Bersaglieri Corps and wounded by small arms fire in the left thigh and groin in the battle of S. Martino on the 24th June 1859. As a result of his wounds Garnero Tarella, on the 4th December 1880 - in the presence of the specially summoned town council, Dr. Riberi Cav. Giacomo and three witnesses – formally requested, in his role of farmer, to be declared invalid for hard country work and from undergoing long journeys. Consequently he requested to be admitted to the subsistence granted under the law.*

